

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear  
within the text. Whenever possible, these have  
been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.
- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									J		

# L' Abeille.

13ème Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 30 OCTOBRE, 1879.

No. 7.

## La Chauve-Souris.

Une chauve-souris par ses airs ambigus  
Sur son être attirait les coups de dards aigus.  
Sensible, qui l'eût cru ? se trouvant bien à plaindre :  
“ En un seul élément, je voudrais me restreindre,  
Pensait-elle. Voler, cela fait mon malheur.  
Oh ! qu'heureux sont les rats et la souris, ma sœur !  
Mais c'est plus fort que moi : pour fuir un quadrupède,  
Un bipède sans plume, en oiseau je procède ;  
Puis devant l'épervier, je me traîne humblement.  
Tout le monde m'en veut et me montre la dent.  
La souris est jalouse, et grignote mes ailes.  
L'oiseau rougit de moi ; guêpes et demoiselles  
Font fi de ma couleur et méprisent mon vol.  
J'entends ne plus voler et vivre sur le sol.”

Là-dessus un orage accompagné de grêle,  
Vient éprouver la bête et son propos si frêle.  
Sans y penser, au vol, elle cherche un abri.  
Un châtiment est ouvert ; avec crainte et sans cri,  
Elle entre en pleine étude et dans fameuse école  
Et se voit au-dessus de jeunesse frivole.  
Son vol est constaté. Les tympanes sont peu durs  
A l'étude peut-être, ou plus d'un vers les murs  
Poursuit un synonyme, un exorde rebelle.  
Partout en un clin d'œil on connaît la nouvelle.  
En doctes calepins le fait est bien noté.  
Les yeux sont grands ouverts et pleins d'anxiété,  
Dans ses phases suivant le nouveau phénomène.  
Chacun, doyens à part, par les yeux se promène  
Et sans nul passe-port gesticule, applaudit.  
Sous la tribune enfin l'intruse se blottit.  
“ C'est une *souris chaude* ” est dans nombreuses bouches.  
Puis on poursuit gaillard le travail ou les mouches.

De ce moment d'émoi l'oiseau mélancolique  
Retira grand profit. En sage politique,  
Il sut se résigner. “ Dans ce grand univers  
A l'aise on peut trouver goûts et besoins divers.  
J'ai mon utilité ; se dit-il en son gîte.  
De temps en temps, je puis, lorsque l'ennui m'agite  
Chez ces bons écoliers faire une excursion  
Et pour eux et pour moi causer diversion.  
Ce sera ma réponse à la mordante engageance  
Qui pour moi sans pitié réclame déchéance.”

AJAX.

## Petits problèmes.

BAYARD A LAUTREC.

Petit-Cap, 5 sept.

C'est bien la peine de me faire travailler sur le gouvernement représentatif. Après avoir traduit et analysé avec mon plus grand soin, j'ai pour récompense un pied de nez. Car quel autre nom donner à ta manière d'agir ? En résumé ta dernière lettre équivalait à ceci : tu auras beau dire et beau faire, j'aime le gouvernement représentatif. Eh bien ! admire-le ton gouvernement représentatif et puisse-tu réussir à comprendre le jeu des institutions. Pour moi j'aime mieux parler d'autre chose et je ne suis pas fâché de te parler d'un castel où le gouvernement n'est pas compliqué et cependant on ne peut plus paternel et propre à rendre heureux. Mais avant de

te parler du Petit-Cap, j'aime à relever un de tes paradoxes : Il n'y a pas de défaut dans ce qu'on aime. Je me demande quelle affection tu peux avoir pour moi ; puisque tu me fais sans cesse la guerre pour les moindres imperfections. En revanche quelle affection pourrais-je te porter, puisque, sans te le dire, j'ai remarqué en toi plus d'un défaut assez saillant pour que tu sois le seul à ne pas en convenir. A ton tour explique-toi.

En attendant, tu pourras, du haut du promontoire de Québec, fixer la dernière masse bleuâtre que présentent les Laurentides au-dessus de l'île d'Orléans. Cette montagne qui te paraîtra comme le bout du monde, c'est le Cap Tourmente, fameuse digue contre les inondations, je t'assure. Apprends maintenant qu'au pied de ce Cap expire une lisière de terrain fertile que Dieu a ménagée entre les montagnes et le St-Laurent. S'il fut un temps où cette lisière était comprise dans le lit du fleuve, il dut y avoir un îlot verdoyant faisant contraste avec les falaises abruptes qui l'avoisinent. Eh bien, cet ancien îlot qui pour n'être plus entouré par le fleuve n'a pas perdu son apparence altière ni sa verdure, c'est aujourd'hui le Petit-Cap, autrement appelé Côteau Fortin. Boisé en partie, en partie cultivé, le Petit-Cap n'appartient pas tout entier au Séminaire de Québec : ce qui n'empêche pas qu'un sentier bien visible est pratiqué d'un bout à l'autre et conduit du Château Bellevue placé au nord-est, au bosquet des pins qui couronne la pointe sud-ouest. Ce que j'appelle Château Bellevue ce n'est pas quelque chose comme les Tuileries ou le Capitole à Washington, c'est une solide et grande maison bien unie, mais à qui le feuillage d'arbres magnifiques sert d'ornement. Elle a pour pendants deux constructions vénérables, la Chapelle d'un côté, et Liesse de l'autre, au terme de l'avenue. Les dépendances sont discrètement placées dans les arbres. Le tout ne manquera pas, lorsque tu viendras ici, de te paraître complet, satisfaisant, poétique à la fois et comfortable.

Je ne doute point que tu ne viennes un jour ou l'autre, car autrement ce que je vais dire serait trop ou trop peu. Trop pour un insouciant ; trop peu pour faire connaître la réalité. Lorsque tu

viendras donc, soit aux heures où tout le monde est dispersé, soit au moment des repas ou à la veillée traditionnelle au perron, tu seras admis en un grand réfectoire, où la mortification a le mérite d'être volontaire, puis à la salle de billard, puis au salon du second étage où tu trouveras les nouvelles de la semaine précédente et parfois le ou la “ Chronicle ” du matin, et enfin si tu te montres bien orthodoxe et si tu mérites d'être appelé ami de la maison, tu seras installé dans une chambre, à fenêtre unique, et où deux ou trois maringouins seront très-aises de te tenir compagnie.

Le lendemain tu pourras te rendre familier le règlement de la maison, c-à-d, prendre les repas à l'heure qu'indique la cloche, puis à l'Angelus du soir prier dans la chapelle, et dire le chapelet sous les arbres en marchant jusqu'à l'oratoire de la Ste-Vierge. Après une strophe chantée en l'honneur de Marie, la caravane chante en cadence des chansons variées et revient au château par un chemin qui complète le *loop line*. Au perron qui cette année a pris de l'embonpoint, on te fera goûter des histoires toujours nouvelles, tu prendras part à ces jeux très-moraux, mais où le perdant doit payer des gages au risque d'improviser en dépit des Muses et d'Apollon. Puis après une ronde au fort St-Louis où la lune se fera un devoir de paraître en grande toilette, tu rentreras dans cette maison dont les matériaux ne sont pas tous incombustibles, mais qui à part l'incendie peut braver bien des agresseurs. Des voûtes il est vrai, ne t'exposeront pas comme ailleurs à tomber dans des soupçons plus ou moins téméraires ; mais surtout dans la partie ancienne, le plafond te paraîtra garni d'une collection de poutres assez rassurante.

Le Château Bellevue long de cent-dix pieds, n'en avait d'abord que soixante. La première partie a déjà un siècle, tandis que la seconde achève sa première décennie. Les ouvriers de notre siècle ont heureusement été assez modestes pour calquer le neuf sur l'ancien, de sorte qu'à moins d'être averti, on croirait que toutes les portes sont du même âge. Un perron hospitalier et une galerie assez large y rendent cependant hommage au progrès. Mgr Briand fit élever la chapelle une année après la construction du

château. Liesse ne fut d'abord que la demeure du coïerger avec un appartement pour le billard.

Ce château qui a déjà fourni son siècle et qui peut en fournir encore deux ou trois a donc un présent, un passé passablement varié et sans doute l'avenir lui réserve des surprises, et des gloires entremêlées de mécomptes. Qui sait s'il ne finira pas par se faire moine et s'il ne donnera pas, au pied de l'austère Cap Tourmente, asile à d'ardents novices se préparant aux combats spirituels. Quoiqu'il en puisse être de l'avenir, je te dirai quelques mots du passé. Pendant quarante ans, le Petit-Cap servit de séjour de vacances pour les séminaristes. Cinquante élèves environ, et plus tard jusqu'à soixante-douze prirent place dans cette maison. Ils descendaient armes et bagage en goëlette et passaient les six semaines qui s'écoulaient du quinze août au premier octobre. Cette période s'harmonisait parfaitement avec les promenades tant soit peu ardues dont le Petit-Cap est le point de départ. Il me semble qu'à moins d'être touriste anglais, on a plus de courage dans les journées belles encore, mais fraîches de septembre que dans les ardeurs de la canicule, pour la promenade au lac. S'il y avait moins de bluets sur la cime du Cap Tourmente, il devait aussi y avoir moins d'insectes philanthropiques. La Fête de N.-D. des Neiges au 5 août sur la cime, dans le temple auguste de Notre-Dame du Cap Tourmente, aujourd'hui du moins brille par le contraste.

Ce devait être un singulier spectacle que ces vacances en communauté ! Sans doute l'esprit de famille devait susciter quelques gros soupirs aux premiers jours. Mais une fois l'élan donné, ces vacances étaient peut-être plus gaies, plus efficaces que les vacances actuelles. Toi qui aime les paradoxes, tu pourrais t'exercer à montrer la supériorité de ces vacances sur les nôtres. Pour moi qui suis jeune, je craindrais d'être considéré comme un traître par mes amis, si j'allais mettre en doute la supériorité du régime actuel. Je te ferai le récit d'une journée de ce temps-là pour montrer qu'à la grande bande on peut faire autre chose que s'ennuyer.

C'était en 1817, je crois, M. Félix Gatién avait donné sa démission comme membre du séminaire, mais il agissait pendant les vacances comme directeur des écoliers. Il avait montré beaucoup de zèle pour l'amusement des élèves ; ce qui fit que son départ eut une vigile mémorable. On organisa un festin qu'Homère se serait fait décrire pour le chanter ensuite. Non loin de la Grand' Ferme était une maison, maintenant démolie. Non loin de la maison vivait un soyeux individu de cette espèce dont le nom répugne à certaines oreilles, mais

dont les qualités culinaires sont appréciées par la plupart des palais. L'individu pesait bien cent soixante livres. On alla le chercher en pompe. On l'enrubanna de vert et de rouge et on le plaça sur un brancard porté par quatre écoliers. La bande précédait : un des musiciens, qui vit encore aujourd'hui, jouait le peigne à cette occasion. Le quadrupède fut porté jusqu'au Petit-Moulin où devait se faire l'immolation : la seconde partie du trajet eut lieu en charrette que nul cheval n'eut cette fois l'honneur de traîner. Puis un orateur en chemise de flanelle jaune prononça une philippique aux côtés d'un exécuteur qui au moment le plus pathétique enfonce un fer indigné dans le flanc de l'animal immonde. Puis on procéda à la cuisson. Un four improvisé devait fournir un rôti à M. Gatién qui dut le trouver excellent. Puis après la bombance on ramena le futur curé du Cap Santé au Petit-Cap où une bande-ole fut déployée portant ces mots : *Vivat eo Felix, discentium dulces levamen*. Ce jour-là les écoliers portaient des couvre-chefs en papier de diverses couleurs et de dimensions remarquables, et cette fête donna lieu à des lettres dont j'aimerais bien à trouver des fragments. Le feu de joie de la St-Louis de Gonzague était un véritable événement. Allumé l'après-midi en grande pompe religieuse, il brûlait jusqu'au soir où il était vigoureusement attisé.

Vingt-cinq années de silence suivirent ces bruyantes scènes. Le procureur du Séminaire ainsi que M. Baillargé descendaient à St-Joachim, emmenant un serviteur de messe. Quelques élèves pensionnaires dans la paroisse. Puis est venue une restauration partielle qui dure depuis trente ans. Il se forme chaque année un groupe composé d'ecclésiastiques et d'élèves éloignés de leur pays, d'un certain nombre de prêtres du Séminaire et d'élèves qui demandent à prendre place au Petit-Cap, de sorte que le personnel pendant un mois à peu près y est assez considérable. Des annales redisent les faits et gestes, les accidents et les incidents qui se produisent. Les noms des visiteurs bienveillants sont conservés. Bien des figures ont paru dans ce séjour d'amusements : plusieurs y ont brillé ; mais il en est peu d'aussi saillantes que celle du regretté M. Doherty et du Papa Billion.

Je me dispense de détails plus longs et surtout d'appréciations précipitées. J'aimerais bien que le St-Laurent s'éloignât moins du Petit-Cap et nous amenât le salin et l'eau salée. La vue du Cap Tourmente m'effraye un peu en me faisant croire que le Petit-Cap est la dernière étape avant la fin du monde. Il est vrai qu'on peut passer en arrière du Cap Tourmente et de bien d'autres, mais on ne se hasarde dans ce chemin qu'en

bonne compagnie. On n'entend pas encore le chemin de fer du nord en ces parages, et c'est un grand intérêt de moins. Je crois t'avoir donné ce que tu me demandais. Tu en feras ce que tu voudras. Vale.

BAYARD.

## L'Abille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 30 OCTOBRE 1879.

Un jésuite à l'ordre du jour de l'armée.

La *Revue de Montréal* publiait dernièrement une étude remarquable sur les Jésuites empruntée au *Figaro*. Nous en extrayons le passage suivant ayant trait au P. Tailhan, ancien professeur de philosophie à l'Université Laval.

" Voici ce que raconte le général Ambert dans cet éloquent livre : *L'héroïsme en soutane*, dont on ne saurait trop recommander la lecture, et qui, d'ailleurs, a obtenu un assez joli succès, puisqu'il est déjà parvenu à sa onzième édition (chez Dentu).

" Le P. Tailhan, de la Compagnie de Jésus, ancien missionnaire au Canada, avait désiré être attaché au 7<sup>e</sup> bataillon des mobiles de la Seine, en qualité d'aumônier. Il y fut bien accueilli par tous, officiers et soldats. Son esprit et son courage exercèrent une séduction irrésistible.

" Au combat de Buzenval, le P. Tailhan ayant perdu son bataillon se joignit aux mobiles de Seine-et-Marne et courut au feu avec ce bataillon.

" Le premier de tous, il fut atteint d'une balle qui lui fit une large blessure à la tête. Entouré par un grand nombre d'officiers et de soldats qui voulaient le faire conduire à l'ambulance, car le sang coulait à flots, le Jésuite répondit : " Ce n'est rien. Une blessure à la tête n'empêche pas de marcher. Je resterai ici tant qu'un soldat pourra avoir besoin de mon ministère."

" La tête du prêtre fut entourée d'un mouchoir, bientôt rouge de sang, et l'on vit ce Jésuite demeurer sous le feu, aidant au blessés pour les secourir ou les bénir.

" Ce dévouement faillit coûter la vie au P. Tailhan, car un érysipèle se déclara quelques jours après, qui mit ses jours en péril. Le Père fut mis à l'ordre du jour de l'armée."

### Nouvelles locales

Mar-ti matin Mgr l'Archevêque a ordonné prêtres MM. les abbés O. Moisan et Benjamin Dionne. M. Moisan a dit sa première messe à l'Hôpital Général, as-

siste de M. l'abbé P. Patry, de St-Pascal et M. Dionne chez les Sœurs de la Charité, assisté de M. l'abbé. C. Gagnon, professeur au Séminaire.

Le même jour Mgr l'Archevêque conférerait la tonsure à M. l'abbé Ph.-II. Labrecque.

M. l'abbé Raiville, est transféré de la cure de Ste-Germaine à celle de St-Vallier, M. F.-L. Pelletier du vicariat de St-Raymond à la cure de Ste-Germaine. M. l'abbé Pampalon est nommé vicaire à St-Thomas et M. l'abbé B. Dionne, vicaire à St-Raymond. M. l'abbé O. Moisan reste au Grand Séminaire.

Premiers.

Rhétorique.

- E. Lapointe, Discours français.
- Seconde.*
- E. Taschereau, Narration française.
- Troisième.*
- L. Fortier, Thème latin.
- J. Jennings, } Anglais
- C. Roy,            }
- E. Plamondon, }
- Quatrième.*
- S. Bernard,    } Anglais
- }
- } *Méthode.*
- D. Hardy,       } Version latine.
- A. Goscelin,    }
- } *Sixième.*
- H. Simard,     } Exercice français.
- E. Dorion,      }
- E. Dorion,      } Anglais
- } *Septième.*
- C. Taillon,     } Exercice français.
- } *Huitième.*
- A. Myrand,     } Exercice français.

Société Laval.

Les séances qui ont occupé notre Société depuis le 14 octobre, n'ont pas manqué d'intérêt. Fidèle à sa devise : *alere flammam*, la Société a cru devoir encourager d'une manière toute particulière l'étude de notre histoire, foyer immense de dévouement et de patriotisme, où chacun peut puiser, à grands traits, les généreux sentiments qui font la force dans la lutte et la joie dans le triomphe. Elle a voulu établir un concours littéraire dont le sujet sera exclusivement tiré de notre histoire. Un prix sera donné à chacun des meilleurs travaux. Sa Grâce Mgr l'Archevêque a bien voulu nous permettre de désigner ce prix sous le nom de prix Taschereau, en souvenir du premier Directeur de notre Société.

Telle est la matière dont il s'est agi pendant nos dernières séances, et après des délibérations longuement réfléchies, les membres ont définitivement décrété tout ce qui concerne le concours.

Pour la société, elle n'a plus qu'à recevoir les généreux encouragements de

tous nos confrères qui aiment notre histoire et qui désirent favoriser la culture de la saine littérature.

Cultivons et étudions en particulier notre histoire; c'est là que nous retrouvons nos pères, pleins de vie et de gloire, nous parlant par la voix de leurs actes généreux et héroïques. A l'œuvre donc; et quand même il nous faudrait essayer quelques déceptions, ne nous laissons pas décourager car il me semble que le triomphe le plus doux n'est pas d'être couronné après la lutte, mais bien d'avoir combattu avec générosité. D'ailleurs, quelle satisfaction plus grande que celle de raconter les hauts faits de nos pères et de contribuer à répandre leur zèle, leur dévouement, leur âme même dans celles de leurs descendants.

UN MEMBRE.

Leonine Society.

Depuis quelques temps il était question de fonder une nouvelle société bien populaire chez les élèves et particulièrement chez les élèves de la grande-salle. Pourtant, une nouvelle société! N'en avons-nous pas une? Et le vieil adage est toujours là : "Qui trop embrasse mal étreint." Mais entendons-nous.

Cette idée, due au dévouement et à l'initiative de nos supérieurs, ne pourra manquer d'avoir les plus heureux résultats, si chacun veut y mettre du sien et répondre au but que s'est proposé le fondateur de cette nouvelle société. Le voici en deux mots : favoriser la culture de la langue anglaise, la rendre familière à tous ceux qui désirent l'apprendre, telle est la pensée qui a animé Monsieur le Préfet des Etudes en organisant la Société Léonine. Son fondateur n'a pas cru mieux assurer son existence qu'en lui donnant le nom de l'illustre Pontife assis aujourd'hui sur la chaire de Pierre, et dont nous connaissons tous la sincère affection pour la jeunesse, surtout pour la jeunesse studieuse.

A une époque où la langue anglaise est devenue de la plus haute importance et de la plus grande nécessité, il faut qu'elle ait un encouragement tout particulier. Cet encouragement, nous l'avons maintenant dans cette série de séances dont les délibérations, discours, discussions seront faits seulement en anglais.

Jusqu'à ce jour la Société Laval avait tenu à honneur de favoriser elle aussi la langue de Shakespeare, et quoiqu'elle fût essentiellement canadienne française, elle laissait à ses membres liberté complète de faire des travaux dans cette langue. Cette année même, à une de ses premières séances, elle a eu le plaisir d'entendre une discussion anglaise et elle

augurait de là une ère de progrès. Toutefois, puisqu'à l'avenir cette langue participera de droit à sa sœur la Société Léonine. Elle consent volontiers à lui faire partager une part des efforts communs, dans l'espoir que sous l'égide de deux noms si glorieux les deux sociétés marcheront ensemble, étant toutes deux fidèles à la même devise, leur but étant à toutes deux d'être utiles. C'est le souhait que nous osons offrir à la Société Léonine.

L'inauguration de cette société a eu lieu jeudi dernier. Monsieur l'abbé P. O'Leary en est nommé directeur. M. R. Hughes a été élu président; M. F. Corrigan, vice-président et M. J. Barry, secrétaire.

A. G.

Probleme.

M. Jos. Fraser nous écrit de Montréal que relativement à notre dernier problème, X... doit être le père de Z...; notre correspondant a raison.

A nos amis de la petite salle nous posons aujourd'hui la question suivante :

"Une grenouille est au fond d'un puits qui a vingt pieds de profondeur. On demande combien de jours elle mettra à en sortir, en supposant qu'elle monte de cinq pieds pendant le jour et descende de quatre durant la nuit."

Une réparation.

SIMPLE HISTOIRE.

(Suite.)

IV

"Je continuai donc à entretenir ces rapports avec Bijou jusqu'à la fin de nos études professionnelles. Ils ne furent pas interrompus non plus après notre admission à la pratique. Eus-je tort? maintenant même que la lumière s'est faite, je n'oserais l'affirmer. Il me semble plutôt que je ne pouvais alors agir autrement.

"Après tout ce que je viens de vous dire, vous pensez bien que Bijou fut loin d'être un avocat remarquable. Il se rangea de suite parmi ces pauvres praticiens, qui, dépourvus du talent, des connaissances, de la considération et de l'assiduité nécessaires à quiconque veut réussir, végètent misérablement dans leur profession, sans cesse à l'affût des plus mauvaises causes, rebuts de leurs confrères, et soufflant partout la chicane dans l'espoir d'en retirer quelque profit.

"Tel fut Bijou devenu avocat. Mais bientôt découragé, il essaya de se lancer dans la politique. On le vit, aux époques des élections, parcourir les comtes et les paroisses, monter sur les *hustings* et s'efforcer de parvenir à la popularité, faisant sans scrupule de l'hypocrisie et flattant les passions et les préjugés du

peuple. Les deux partis qui se disputaient alors le pouvoir, cherchaient à s'appuyer sur l'influence du clergé et se renvoyaient, l'un à l'autre, les accusations d'impie et de mauvais principes.

" Bijou ne fut pas le moins ardent dans l'exploitation de ces odieux moyens. On le vit assister, le chapelet à la main, et avec tous les signes d'une piété exagérée, à l'office paroissial, puis, monté sur l'estrade à la porte de l'église, débiter d'un ton cafarde des sermons politiques ou le grotesque le disputait à l'hypocritique, ouvrant toutes grandes les portes du ciel à ses partisans, et vouant au feu éternel ses misérables adversaires. De tant, il s'acquit d'abord une sorte de célébrité. Il fut pendant quelque temps l'idole du peuple. Mais la vérité finit par recouvrer ses droits et son empire. Bientôt, on s'aperçut que Bijou repétait toujours à peu près les mêmes choses, les mêmes exagérations et les mêmes faussetés. On remarqua surtout dans nos paroisses si morales et si religieuses que sa conduite répondait mal aux grands principes qu'il émettait sans cesse. De ce moment, la réaction se fit. On cessa de l'inviter aux assemblées publiques, et, lorsqu'il voulut s'y présenter de lui-même, on refusa de l'écouter, et on lui salua par ce refrain : "*Pas de Bijou ! Pas de Bijou !*" C'était un conge formel, notre ami le comprit et n'osa plus se montrer.

" Mais, de sa mauvaise chance, il se prit à tous et à tout, excepté, comme il aurait dû le faire, à lui-même. Il accusait le pays, ses lois et ses institutions, le pays, où le talent ne trouvait point de carrière à poursuivre. Il accusait ses confrères qui, par des moyens malhonnêtes, savaient accaparer pour eux seuls, toutes les bonnes causes. Il accusait les juges, jetait des doutes sur leur science et leur impartialité.

" Je tacha plusieurs fois de lui montrer sa situation sous son véritable aspect, et, avec mille ménagements, j'insinuai que peut-être il devait s'en prendre à lui-même, à sa conduite peu régulière, à sa négligence, à ses procédés peu honnêtes à l'égard de ses clients.

" Je ne réussis qu'à l'irriter. Il me déclara plus d'une fois qu'il pouvait faire aussi bien que les autres, mais qu'il était la victime de l'injustice des hommes, ou du mauvais sort, qu'il dirait bientôt adieu à cette ingrate patrie, incapable de nourrir ses enfants, et qu'il irait tenter sa fortune ailleurs. Dieu merci ! les frontières n'étaient pas éloignées et l'Union Américaine offrait à tous les hommes de cœur liberté et richesses. Je ne tardai pas à comprendre qu'il était sérieux lorsqu'il parlait ainsi et que, d'ailleurs, un autre motif le poussait à réaliser ce plan.

V.

" Nous étions arrivés à l'automne de 18... Bijou me proposa de l'accompagner avec quelques-uns de ses amis dans un parti de chasse aux canards sauvages sur les grèves de St-Joachim. Outre que à cette époque de l'année, cette

chasse était toujours abondante, St-Joachim est tout-à-fait remarquable par son site pittoresque, ses magnifiques points de vue, ses cascades, ses lacs et ses montagnes. Assurément, pas plus qu'aujourd'hui, ce n'était alors une place très fréquentée par les habitants de nos villes ni par les étrangers. On ne voyait pas s'y réunir, chaque été sous prétexte de mauvaise santé, des élégants et des élégantes, pour qui la suprême affaire est au fond de se montrer avec tous leurs avantages, qui passent une grande partie du jour à dormir, après avoir consacré la nuit à la danse, qui, en un mot, mènent une vie capable de ruiner les sautes les plus robustes. St-Joachim n'est guère fréquentée, au printemps et à l'automne que par un petit nombre de chasseurs et de pêcheurs sérieux.

" Mais, pour moi, cette paroisse m'était chère à un autre titre. C'est là, au château Bellevue, maison de campagne du Séminaire de Québec, que, pendant le cours de mes études, j'avais passé presque toutes mes vacances. Vous connaissez cette petite montagne isolée, surgissant comme un îlot au milieu des campagnes, couronnée de sa forêt, de son château et de sa charmante petite église. Que de jours heureux j'avais coulés naïgère dans cette aimable retraite ! Je me faisais d'avance une fête de revoir ces lieux, de parcourir encore une fois ces allées sombres, où, à chaque pas, il me semblait revoir quelqu'un de ces hommes respectables qui avaient présidé à ma première instruction et ces compagnons d'études avec lesquels j'avais tant de fois parcouru ces bois et ces campagnes.

" J'acceptai donc avec empressement l'invitation de Bijou. Nous partîmes ensemble, et bientôt nous étions convenablement installés dans une ferme au pied même du Petit-Cap, et je dois le dire, contrairement à la théorie des pressentiments, aucune pensée inquiète ne vint d'abord troubler mes jouissances.

" Tout marchait fort bien : la chasse et la pêche remplissaient nos heures. Sur la fin du jour, nous nous rennissions à la ferme, et la soirée était égayée par les causeries, et surtout par les histoires que nous racontait le fermier, vieillard vénérable, dont un des ancêtres avait été le premier occupant de cette ferme, et dont l'esprit vif et plein de saillies ainsi que la mémoire inépuisable ne tarissaient jamais. Je n'avais, du reste, qu'à me louer de mes compagnons de plaisir. Les amis de Bijou rivalisaient avec lui de prévenances et de bons procédés. J'en tirais un bon augure pour l'avenir, et je m'applaudissais de plus en plus de m'être rendu à leurs desirs. J'oubliais, que, si *parca licet componere magnis*, la Roche tarpeienne n'est jamais loin du Capitole. J'oubliais aussi ce proverbe vulgaire mais si plein de sagesse : *Distance est mère de sureté.*

M. DE SAINTE-CROIX.  
(à continuer.)

## Choses et autres.

*Les bureaux de poste à Londres.*— Le nombre de lettres distribuées dans le district de Londres atteint le quart de la distribution totale dans tout le royaume-uni. Dans la cité proprement dite s'expédie plus du tiers de ces lettres.

La moyenne hebdomadaire des lettres mises à la poste dans les bureaux de Londres, de mars 1873 à mars 1879, a été de 7,150,000. Et sur ce nombre la moitié était adressée à des personnes vivant dans la ville ou aux environs.

Au bureau central, il y a 12 distributions de lettres par jour ; autrement on ne conçoit pas comment on pourrait disposer des 25,000 lettres qui sortent journellement de ce bureau.

Une seule maison de commerce de Londres a reçu en un seul jour plus de 3900 lettres. En moyenne le nombre de lettres distribuées est de 75 par personne : on ne parle pas ici des journaux, livres, cartes postales, etc.

À différentes époques de l'année, lorsque la coutume ou l'étiquette exige l'échange de compliments, de lettres, etc., le travail des bureaux de poste devient énorme. Voyez plutôt.—À Noël 1878, 30,000 présents, réalisant un poids de plus de trois tonneaux, ont passé par le bureau central, de façon que la fête de Noël n'en était guère une pour les pauvres employés. Le bureau des lettres mortes à quelquefois un surcroît de besogne extraordinaire. L'examen des paquets renvoyés demande souvent beaucoup de prudence, vu qu'on rencontre des boîtes contenant des rats, des œufs, des saucées, etc., et même des reptiles vivants. De sorte qu'il est souvent dangereux de faire un examen trop minutieux. De même encore, le nombre des objets non adressés est prodigieux. 5,000 paquets et 20,000 lettres sans adresses ont été renvoyés l'année dernière au bureau des lettres mortes. Or parmi ces objets quelques-uns peuvent valoir des centaines de louis ; il importe donc de trouver autant que possible leur véritable maître.

À tout cet imbroglio ajoutez l'envoi des dépêches télégraphiques qui s'expédient à Londres seul au chiffre de plus de 25,000,000 par année. Ajoutez encore ces banques d'épargne où des millions de personnes vont faire des dépôts, etc., etc.

Le revenu du département des postes s'est augmenté en Angleterre de 6,274,000 louis durant l'année dernière.

## Conditions de ce Journal.

L'Abcille paraîtra autant qu'il possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centimes pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.